



■ Introduction

1915 : un nouveau front en Orient : pourquoi ?

■ De quel "Orient" s'agit-il ?

Paradoxalement les opérations dites d'Orient se déroulent géographiquement en Europe si l'on excepte le débarquement d'une brigade française durant quelques jours en Turquie d'Asie. Sept États composent cet "Orient européen" : l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro, la Serbie, la Roumanie et la Turquie d'Europe totalisant 24 millions d'habitants. Grande comme la France, montagneuse, au climat rude en hiver et très chaud en été, cette région est l'une des plus pauvres d'Europe mais aussi indiscutablement la plus instable.

Un baril de poudre

La région qui s'est en grande partie libérée de la domination ottomane au cours du XIX^e siècle, se caractérise, en effet, par de nombreuses rivalités interétatiques et interethniques. Véritable mosaïque de peuples aux cultures très différentes, elle apparaît comme une poudrière. En 1914, la région sort tout juste de deux conflits consécutifs qui l'ont déchirée.

De plus, depuis longtemps, la région est au cœur des tensions entre les grandes puissances européennes divisées entre deux systèmes d'alliances antagonistes : la Triple Alliance regroupant



L'Europe en 1914 : deux alliances antagonistes. (Source : Alain Houot).

l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie¹ et la Triple Entente rassemblant la France, la Russie et l'Angleterre.

■ L'assassinat de François-Ferdinand met le feu aux poudres

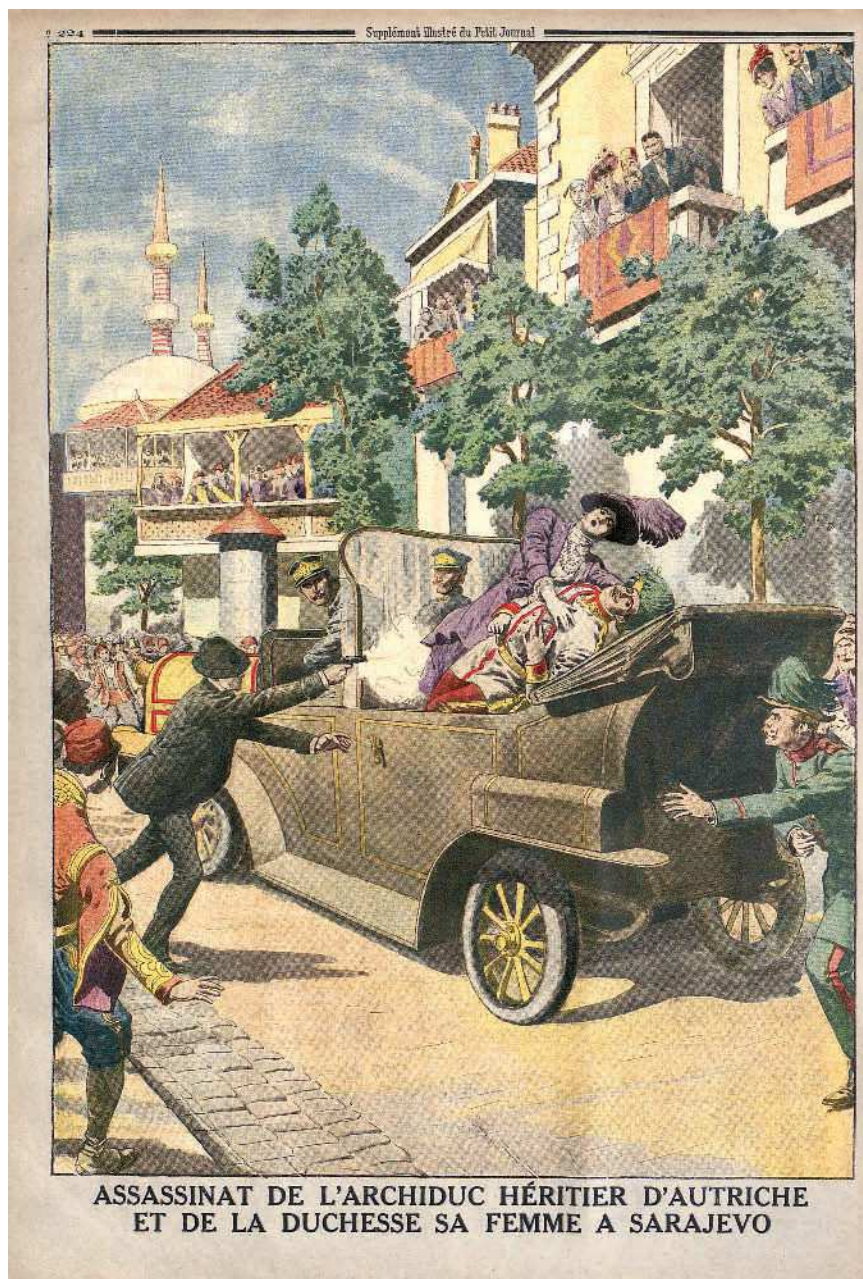
Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, en visite en Bosnie, est assassiné à Sarajevo, avec son épouse. Assassinat qui met le feu aux poudres dans les Balkans d'abord, avant que le jeu des alliances ne propage l'incendie à tout le continent européen. La 1^{ère} guerre mondiale débute ainsi dans les Balkans.

Les raisons de l'intervention franco-britannique dans la région des détroits en 1915

■ Les détroits : un enjeu stratégique majeur.

Le détroit des Dardanelles d'une longueur d'environ 55 km et d'une largeur variant de 2 à 7 km, est une frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie mineure. Il relie la mer Egée à la mer de Marmara et constitue l'unique accès, depuis la Méditerranée, au détroit du Bosphore et à la mer Noire. Ces caractéristiques lui confèrent une grande importance stratégique et expliquent que le détroit fut dès la plus haute antiquité le siège d'affrontements majeurs.

Dès le début de la 1^{ère} guerre mondiale, les détroits constituent un objectif important pour la Russie qui y voit d'une part la possibilité d'un accès à la Méditerranée (ce qui faciliterait les communications et les échanges entre les Alliés dont les forces sont scindées en deux de part et d'autre des puissances centrales) et d'autre part l'opportunité de prendre Istanbul, ancienne Constantinople, siège historique de la religion orthodoxe et capitale de l'empire ottoman. Néanmoins la situation militaire de la Russie face aux forces allemandes et austro-hongroises sur le front de l'Est lui interdit de s'engager dans une telle



ASSASSINAT DE L'ARCHIDUC HÉRITIER D'AUTRICHE ET DE LA DUCHESSE SA FEMME A SARAJEVO

L'assassinat de François-Ferdinand, archiduc héritier d'Autriche-Hongrie. (Le Petit Journal, 12 juillet 1914).

1 / L'Italie entrera finalement en guerre aux côtés de l'Entente en mai 1915.

opération d'autant plus que ses alliés français et britanniques ne souhaitent initialement pas s'y impliquer. Mais la situation évolue à la fin de l'année 14.

■ Une opération de diversion contre la Triple Alliance.

Après la bataille de la Marne et la "course à la mer", le front de l'Ouest est paralysé le long d'une ligne s'étendant de la mer du Nord à la Suisse. Dans les rangs alliés, les avis sont partagés quant à la stratégie à adopter. Au sein de l'état-major français le général en chef, Joffre et ses conseillers sont partisans d'une poursuite des efforts militaires sur le front occidental, l'objectif étant de provoquer la rupture des lignes ennemies par des assauts répétés. Le commandement britannique est quant à lui plus partagé. Devant l'immobilité du front occidental, une fraction de ses membres émet l'hypothèse de l'ouverture d'un nouveau front. Plusieurs localisations sont envisagées. Parmi celle-ci figure la région des Détroits.

■ Les avantages stratégiques et diplomatiques attendus.

Outre l'accès à la mer Noire et la prise d'Istanbul, le contrôle des Dardanelles et du Bosphore, espère-t-on du côté des alliés, encouragerait la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie², encore neutres fin 14, à entrer en guerre à leurs côtés tout en soulageant le front russe.

Ardent partisan d'une telle opération, Winston Churchill, Premier Lord de l'Amirauté, organise en novembre 1914, avec l'aval du ministre de la Guerre, Lord Kitchener, un bombardement naval limité de l'embouchure du détroit des Dardanelles, avec pour objectif de tester les capacités défensives des fortifications côtières de la région. Les résultats de l'attaque s'avèrent satisfaisants (plusieurs forts turcs sont détruits) et amènent l'état-major britannique à conclure à la faiblesse des défenses du détroit.

2 / La Roumanie entrera en guerre au côté de l'Entente en 1916, la Grèce en 1917. La Bulgarie se rangera en 1915 au côté des Empires centraux.

1915 / janvier 1916 : l'expédition des Dardanelles et son échec



À l'origine du projet, Winston Churchill (1874-1965), 1^{er} Lord de l'Amirauté à partir de 1914.

■ Le projet

Le projet, élaboré par Churchill en collaboration avec l'amiral Carden, prévoit l'emploi d'une soixantaine de bâtiments (cuirassés, croiseurs de combat, destroyers, sous-marins, dragueurs de mines). Le contingent terrestre, quant à lui, est initialement composé de 2 divisions. L'ANZAC (Australian and New Zealand Army Corps) stationné en Égypte doit se tenir en réserve afin d'apporter un soutien éventuel aux forces de débarquement. À l'origine, le projet accepté avec réticence par l'état-major français ne prévoit pas l'usage de l'infanterie française, le général Joffre ne souhaitant pas détourner du front

occidental des unités terrestres pour une opération qu'il juge secondaire.

■ Les opérations navales

2 temps forts :

Le 19 février 1915,

sous le commandement de l'amiral Carden, l'opération navale est déclenchée. La flotte franco-britannique (54 navires) bombarde les forteresses turques situées à l'embouchure du détroit des Dardanelles (cap Helles) et celles de la côte asiatique.

Mais les canons de la flotte franco-britannique ne sont pas assez puissants pour véritablement endommager les forts turcs et la résistance ennemie est opiniâtre.

Le 25 février l'offensive est stoppée.

Malgré cet échec, l'amiral Carden reste convaincu que l'opération peut aboutir. Les forteresses situées à l'embouchure des Dardanelles s'avérant trop bien protégées, il décide d'engager sa flotte directement dans le détroit lui-même, l'objectif étant de progresser lentement dans celui-ci, en procédant à une destruction systématique de tous les forts secondaires turcs afin de couper les lignes de ravitaillement des forteresses principales.

La 2^e offensive navale débute le 18 mars.

La progression initiale est satisfaisante et les dommages infligés aux défenses turques sont réels. Mais la flotte avance lentement, le détroit étant protégé par des centaines de mines sous-marines qu'il faut détruire. Au fil de la journée les difficultés s'accroissent. Certaines



LA PREMIERE GUERRE MONDIALE
La bataille des Dardanelles
de février 1915 à janvier 1916

- zone minée par les Ottomans
- 1 de février à mars 1915 : la flotte de l'Entente échoue dans sa tentative de forcer le détroit
- 2 avril 1915, débarquement des forces de l'Entente au cap Helles
- 3 avril 1915, débarquement des forces de l'Entente dans la baie de Suvla
- zones occupées par les forces de l'Entente
- 4 octobre 1915 - janvier 1916 : évacuation des troupes de l'Entente qui seront débarquées à Salonique en Grèce

La bataille des Dardanelles de février 1915 à janvier 1916 (Source : Alain Houot)

mines échappent à la surveillance des marins et endommagent plusieurs bâtiments.

Qui plus est, l'artillerie mobile turque dont la précision est facilitée par le faible rythme de progression des navires alliés, cause des ravages parmi les dragueurs de mines, non blindés, qui forment l'avant-garde de la flotte d'attaque. À la fin de la journée, le *Bouvet*, l'*Irrésistible* et l'*Océan* ont sombré. L'*Inflexible*, le *Suffren*, l'*Albion*, l'*Agamemnon*, le *Lord Nelson*, le *Gaulois*, le *Charlemagne*, sont gravement endommagés. L'opération est arrêtée sur un nouveau constat d'échec. Victime d'un malaise l'amiral Carden doit abandonner son commandement à l'amiral de Robeck.



Dispositif de l'action du 18 mars (Source L'Illustration, 29/1/1916).

Ce 2^e revers impose une révision tactique. Il apparaît évident à ce stade qu'un débarquement d'unités d'infanterie chargées de détruire l'artillerie ennemie est une condition *sine qua non* pour la prise effective des détroits. Une interruption d'un mois dans les opérations est décidée, le temps de réunir les forces nécessaires à une telle attaque. En toute hâte les Alliés établissent une base opérationnelle dans la baie de Moudros sur l'île grecque de Lemnos, située à proximité du détroit.



Croquis d'ensemble de Lemnos à Constantinople (Source L'Illustration, 31/7/1915).

■ Les opérations terrestres

La préparation

L'ANZAC est transféré depuis l'Égypte jusqu'à Moudros. Avec difficulté Joffre se laisse convaincre d'autoriser la création d'un corps expéditionnaire d'Orient (CEO). Composé de 17 000 hommes, opérant sa concentration en Égypte, il est confié au général d'Amade. Au total ce sont 75 000 Français et Britanniques qui sont regroupés entre le 10 mars et le 25 avril sur l'île de Lemnos.

L'interruption de la part des Alliés des opérations pendant un mois, délai nécessaire à la concentration de leurs troupes, laisse le temps au général allemand von Sanders qui commande les troupes turques de renforcer l'organisation et les défenses du détroit. Durant la phase préparatoire du débarquement, le commandement allié hésite sur le lieu le plus adapté. C'est finalement la partie occidentale du détroit, la presqu'île de Gallipoli (du nom de la petite ville située au Nord-Est des Dardanelles) qui est choisie pour zone principale d'opérations. Le plan initial prévoit un débarquement simultané en deux points distincts de la presqu'île : les baies d'Anafarta et de Suvla à l'ouest, et le cap Helle au Sud. Le dispositif sera complété par un tir de soutien des navires de guerre et par 2 attaques de diversion, l'une menée au Nord-Ouest de la péninsule, l'autre par le CEO sur le fort de Kum Kale, situé sur la côte asiatique.

Ce plan présente deux faiblesses : pas d'effet de surprise ; de plus l'artillerie turque est toujours opérationnelle et les soldats débarqués risquent d'essuyer de puissants tirs de barrage.

L'opération débute le 25 avril

Dans la zone de débarquement Nord au cap Suvla, les troupes de l'ANZAC doivent faire face à une erreur qui met en péril leur opération. Débarquées à 1,5 km de leur objectif, les soldats trouvent de hautes falaises devant eux au lieu de la grève plane qu'ils auraient dû atteindre et subissent la contre-attaque turque conduite par un jeune officier, Mustapha Kémal³. Ses soldats occupent des positions qui dominent les forces britanniques contraintes de se battre le dos à la mer.

Cette zone est le siège de combats acharnés qui font plus de 10 000 victimes de part et d'autre et se poursuivent jusqu'au 4 mai, date à laquelle le colonel Kémal renonce à rejeter les Britanniques et ordonne l'établissement d'une ligne de tranchées.

Au Sud, l'attaque du CEO sur le fort de Kum Kale (25-27 avril) est couronnée de succès. Au cap Helle, sur 3 des 5 sites de débarquement, les troupes britanniques, ne rencontrent quasiment aucune résistance turque et réussissent à établir des têtes de pont. Mais les deux dernières plages sont solidement fortifiées et protégées par un réseau de fils de fer et de nids de mitrailleuses. Les pertes sont lourdes mais les défenseurs turcs sont contraints d'abandonner leurs positions. La zone du cap Helle est donc à présent sous le contrôle des Alliés qui peuvent commencer à débarquer leurs troupes de réserve.

Jusqu'en août se succèdent des attaques coûteuses (sur le fort de Krithia, sur la colline d'Achi Baba) et vaines. Les Alliés sont embourbés dans une guerre de position imposée par des adversaires très solidement retranchés.

.....
3 / Futur président de la république turque proclamée en 1922.



Les falaises d'Anzac, point de débarquement des Australiens et des Néo-Zélandais, le 25 avril 1915.
A gauche, un navire-hôpital; à droite, éclatements d'obus turcs au milieu des dragueurs.
LA BAIE DE SUVLA ET LES FALAISES D'ANZAC
Aquarelles d'après nature, par NORMAN WILKINSON.

(Source *L'illustration*, 16/9/1916).



Soldats dans les tranchées de la presqu'île de Gallipoli
(Source *L'illustration*, 17/7/1915).

Les épidémies achèvent de miner les forces des assaillants. En septembre l'entrée en guerre des Bulgares qui provoque l'effondrement de la Serbie et menace la Grèce conduit à mettre fin à l'opération. Par un accord entre les deux ministres de la Guerre, Gallieni et Lord Kitchener, le rembarquement décidé en octobre s'achève au début de l'année 1916.

Au total les Français ont engagé environ 80 000 hommes dans l'expédition des Dardanelles sur un total de 450 000 pour l'ensemble des Alliés avec 2 divisions sur 7. La participation des troupes coloniales est importante de façon à éviter d'affaiblir le front occidental. On dénombrera côté français,

3 700 morts, 6 000 disparus et plus de 17 000 blessés. L'expédition des Dardanelles comptera, selon Fabrice Pappola⁴ au rang à la fois des plus meurtrières et des plus stériles opérations militaires menées au cours de la première guerre mondiale.

Fin 1915-1918 : du repli sur Salonique à la victoire finale

■ Le repli sur Salonique et la création du camp retranché

4 / Présentés par Fabrice Pappola, *Les carnets de guerre d'Arnaud Pomiro, des Dardanelles au Chemin des Dames*, Ed. Privat, Toulouse, 2006.

Le repli sur Salonique

Afin de soutenir la Serbie, la France défend depuis l'automne 1915, l'option d'utiliser les forces des Dardanelles. C'est d'ailleurs pour elle un excellent prétexte pour se désengager. Les Britanniques sont plus réservés mais finissent par accepter. Début octobre 1915, les Alliés décident de transporter une partie de leurs forces à Salonique. À noter que le roi de Grèce, Constantin, n'est pas favorable à un débarquement allié dans son pays.

Les premières troupes françaises prennent pied à Salonique le 5 octobre 1915. Un mois plus tard l'Armée d'Orient dépasse les 70 000 hommes. Les Britanniques, de leur côté, traînent les pieds et ne s'engagent qu'à contre-cœur alors que la situation de la Serbie s'aggrave.

D'octobre à décembre 1915, des efforts sont faits pour la soutenir. Placées sous le commandement du général français Sarrail, les troupes alliées tentent vainement de porter secours à l'armée serbe. La retraite serbe se déroule dans des conditions effroyables.

Civils et militaires cherchent à gagner l'Adriatique après avoir franchi des montagnes enneigées, harcelés par l'ennemi et des brigands. Et lorsque les survivants atteignent la mer, aucun bateau n'est présent pour les ravitailler et les secourir. Après de nombreuses tergiversations, les Alliés finissent par se mettre d'accord pour évacuer l'armée serbe. Fin février 1916, l'essentiel de l'armée serbe ayant retraité, soit plus de 133 000 hommes, se retrouve à Corfou, la France ayant joué un rôle de premier plan dans cette évacuation.

La conquête de la Serbie est un succès pour les puissances centrales, désormais en relation directe, en particulier par le chemin de fer, ce qui facilite grandement le transfert de troupes et de matériel. De leur côté, les Alliés qui n'ont pu prévenir l'écrasement de la Serbie ont cependant réussi à sauver une partie de l'armée serbe qui est acheminée en Macédoine et vient renforcer le corps expéditionnaire à Salonique, véritable "kyste" allié dans les Balkans dominés par l'Alliance.



Artillerie française débarquée à Salonique (Source *L'Illustration*, 27/11/1915).

Le camp retranché de Salonique

L'arrêt des forces ennemies aux frontières de la Grèce permet l'installation du corps expéditionnaire à Salonique (aujourd'hui Thessalonique). Ottomane depuis le XV^e siècle, conquise par les Grecs en 1912, elle commence à peine à s'intégrer au royaume grec.

La zone occupée par le corps expéditionnaire allié s'étend sur plus de 30 000 km², dans un pays partagé dans ses sentiments. Le pays garde la trace des guerres et des troubles qui s'y sont déroulés depuis 10 ans. C'est sans doute ce qui explique l'indifférence voire l'hostilité de la population, pour qui l'arrivée de troupes annonce de nouveaux fléaux. Les soldats alliés ont d'ailleurs raison d'être méfiants car parmi ces populations existe un mouvement terroriste, les *committadjis*, prompt à assassiner des soldats isolés. Les Alliés se fixent pour mission de réaliser un immense camp retranché à l'abri duquel les troupes alliées pourront vivre, s'entraîner, se défendre éventuellement contre les assauts ennemis et plus tard préparer une offensive à la fois contre la Bulgarie (dont les premières lignes ne sont qu'à 60 km), la Turquie et l'Autriche-Hongrie. En moins de 3 mois, un formidable camp retranché encercle la ville, entièrement protégé par un double réseau de fil de fer, formé par une série d'ouvrages, dotés d'abris, de postes d'observation... Des milliers d'hommes deviennent terrassiers, maçons, charpentiers, des puits sont creusés, des routes sont construites.

Les médecins insistent pour qu'on assèche les marais, avant l'été, afin de lutter contre le paludisme.

Les soldats débarquent en Macédoine après un voyage de 2 500 km depuis les ports de Méditerranée (Marseille, Toulon) qui les conduit à l'île de Lemnos puis à Salonique au terme d'une semaine au moins de trajet dans des conditions difficiles et dangereuses. À partir de 1917, des trains, partis de France, parcourent l'Italie jusqu'à Tarente où les troupes embarquent. Il s'agit de réduire au maximum le temps de transport en bateau et donc la vulnérabilité aux sous-marins de plus en plus actifs. Les troupes sont cantonnées à 5 km au Nord-Est de Salonique dans l'immense camp de toile de Zeitenlick, sur la route de Monastir, près du fleuve Vardar, l'endroit le plus malsain de la région, loué par le gouvernement grec. En même temps que



Les Alliés à Salonique. Le général Sarrail assiste au défilé des 1^{ers} régiments italiens (Source *L'Illustration*, 26/10/1916).



Le camp de Zeitenlic, près de Salonique (Source *L'Illustration* 6/11/1915).

le camp, un cimetière apparaît qui ne cesse de grandir au fil du temps. Plusieurs hôpitaux militaires temporaires sont créés à proximité du camp.

L'évolution de la situation de 1916 à 1917

Début 1916, plus de 100 000 Français et 100 000 Britanniques se trouvent sur place. Avec l'arrivée des Serbes, le contingent allié dépassera 330 000 hommes.

Durant le premier semestre, les belligérants s'observent et cela ne donne lieu qu'à une guerre de patrouille. Cependant, après d'interminables palabres, gouvernements et chefs militaires alliés s'accordent pour préparer une grande offensive dans le but à la fois de soulager le front occidental et de soutenir les Roumains qui viennent d'entrer en guerre à leur côté. La nouvelle offensive menée d'août à novembre 1916 se heurte à une forte résistance ennemie.

L'avance ne peut dépasser Monastir (2^e ville de Macédoine) tandis que les 2/3 du territoire roumain sont occupés par les empires centraux. Une mission militaire française dirigée par le général Berthelot est envoyée en urgence aux confins de la Roumanie et de la Russie afin de reconstituer l'armée roumaine. Le front se stabilise pour deux ans au Nord de Monastir, l'offensive du printemps 1917 au Nord-Ouest de cette ville n'ayant donné que peu de résultats. Sarrail désavoué, est remplacé par Guillaumat auquel succèdera en juin 1918 Franchet d'Espèrey.



Au Nord de Monastir, blessés français revenant du front
(Source, *L'illustration*, 14/4/1917).



Relief montagneux à l'Ouest de Monastir (Source, *L'illustration*, 21/05/1917).



Le front d'Orient
en 1917.
(Source : Schiavon M.
Le front d'Orient, Ed
Tallandier, Paris, 2014)

La marginalisation de ce front secondaire, l'absence de perspectives et la souffrance rendent les soldats amers et entraînent comme en France, une grave crise du moral qui aboutit parfois à des mutineries (des unités refusent de monter en ligne notamment à Monastir).

La fin de l'année 1917 est extrêmement difficile pour l'Entente qui, dans les Balkans, perd deux alliés : la Russie qui signe en décembre 1917 l'armistice de Brest-Litovsk et la Roumanie, contrainte de cesser les hostilités.

■ 1918-1919 : de l'offensive victorieuse à la dissolution de l'Armée d'Orient

1918 : une offensive décisive

Au début de l'année 1918, les armées alliées comptent près de 600 000 hommes sur le front d'Orient (185 000 Français, 174 000 Britanniques, 90 000 Serbes, 57 000 Italiens, 49 000 Grecs, 19 000 Russes - une armée russe en voie de dissolution). Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey lance une offensive sur la Bulgarie.

L'attaque dans le massif montagneux du Dobropolje parvient à percer les lignes adverses et à atteindre par les crêtes la moyenne vallée du Vardar jusque-là inaccessible puis à entamer une marche irrésistible vers le Danube, artère vitale des relations entre les empires centraux.

Dès le 26 septembre la Bulgarie demande l'armistice. L'Autriche-Hongrie est menacée. La Turquie est isolée. Le 29 septembre, la Bulgarie signe l'armistice, prélude de l'effondrement de l'Alliance. L'armée austro-hongroise se décompose tandis que l'armée d'Orient pousse vers le Nord, franchit le Danube puis marche sur Bucarest (la Roumanie reprend la guerre). L'empire ottoman signe l'armistice le 30 octobre, suivi, le 3 novembre par l'Autriche-Hongrie dont l'empire se disloque et l'Allemagne, le 11 novembre 1918.

L'euphorie de la victoire est de courte durée dans les Balkans car la défaite de l'Alliance ne signifie pas le retour au pays natal.



**Franchet d'Espèrey (1885-1942),
commandant des armées alliées d'Orient,
maréchal de France en 1922.**

La poursuite de la campagne sur le front russe jusqu'en avril 1919.

Contrairement à leurs espérances, les soldats ne rentrent pas et la campagne militaire se prolonge jusqu'en avril 1919. Tandis que la guerre civile fait rage en Russie, les Alliés craignent la victoire des Bolcheviks et la propagation de la révolution dans les pays limitrophes. C'est la raison pour laquelle ils décident d'envoyer des troupes en Crimée et en Ukraine afin de soutenir les armées blanches contre l'Armée rouge. Débarquée à Sébastopol et Odessa, l'armée française fait face aux bolcheviks.

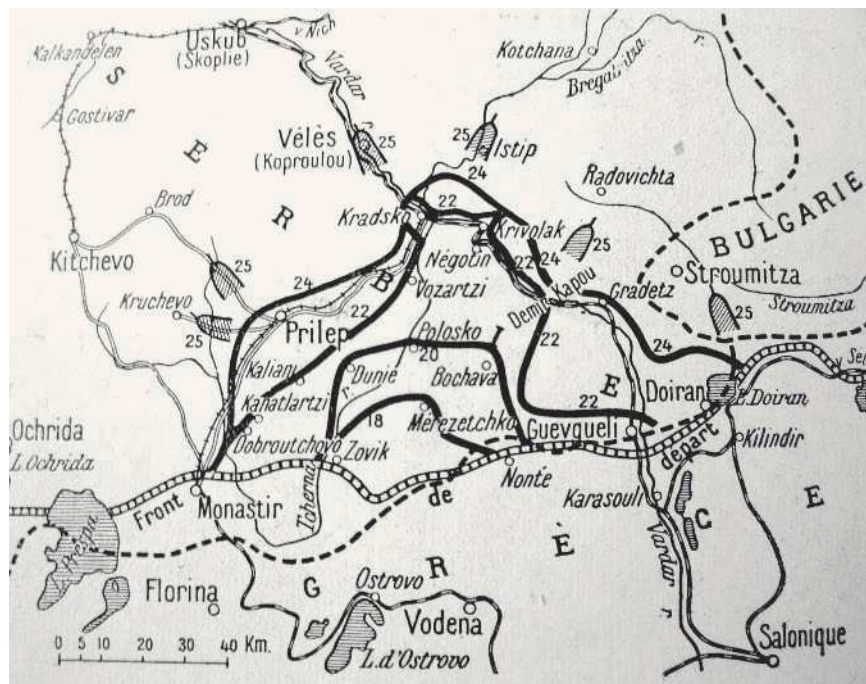
Mais très vite les soldats s'opposent à la reprise des opérations. La contagion révolutionnaire, bien que sévèrement réprimée, touche l'armée d'Orient (mutinerie des marins de la mer Noire en avril 1919).

Après les armistices, le maintien d'une partie de l'armée française en Orient

Elle reste présente sous la forme de trois corps d'occupation : armée de Hongrie, armée du Danube et corps d'occupation de Constantinople. Les dernières troupes françaises évacuent les Dardanelles en septembre 1922.

Conclusion

De 1915 à 1919 plus de 400 000 marins et soldats français combattent sur le front d'Orient, comme le souligne



**La poursuite des Bulgares du 18 au 26 septembre 1918
(Source, L'Illustration, 12/10/1918).**



**Les navires de l'Entente ancrés dans le Bosphore - 13 novembre 1918
(Source L'Illustration, 28/12/1918).**



**Entrée de l'escadre alliée à Sébastopol le 26 novembre 1918
(Source L'Illustration, 28/12/1918).**

Max Schiavon⁵, dans une situation de rupture totale avec leur monde habituel. Car les conditions dans lesquelles vivent et combattent les poilus d'Orient sont bien plus pénibles qu'en France : il n'y a pas de permissions sur place, le courrier parvient de façon aléatoire, les hommes occupent des logements insalubres et vivent sous toile de tente, les conditions sanitaires sont déplorables, les maladies fréquentes. On estime le nombre de tués, disparus ou décédés de maladies à 70 000, à 45 000 le nombre de blessés, 285 000 celui des malades. Les armées d'Orient ont joué un rôle important dans la conduite de la guerre. Outre leur rôle décisif dans la percée qui met fin à la suprématie allemande dans le Sud-Est de l'Europe, elles ont fixé des troupes turques et allemandes qui auraient pu être employées au Proche-Orient. Elles ont également obligé les états-majors allemand et autrichien à distraire des troupes à l'Ouest. Les Poilus d'Orient n'ont donc pas démérité. Pourtant, après l'échec cuisant des

Dardanelles, l'opinion métropolitaine se désintéresse de ce front lointain dont l'utilité ne semble pas évidente. Mal informée, elle croit les poilus d'Orient plus chanceux, combattant rarement et sous un ciel clément. Les dirigeants politiques et militaires sont peu nombreux à saisir l'imbroglio balkanique quand ils n'occultent pas leur responsabilité dans les échecs successifs des campagnes menées.

De ce fait, un profond malaise s'installe rapidement entre les soldats d'Orient et la métropole. Les rescapés souffriront pour le reste de leur vie du manque de reconnaissance de la nation, reconnaissance qui entoure ceux qui ont combattu sur le front occidental. Un seul grand monument en hommage à l'armée d'Orient est construit dans les années 20 à Marseille.

La mémoire collective a oublié le sacrifice de ces hommes.

Bibliographie

- Serge Truphémus avec la collaboration de Jean-Yves Le Naour, *1914-1919, le front d'Orient, les soldats oubliés*, Canopé-CRDP de l'académie d'Aix-Marseille, 2014.
- Max Schiavon, *Le front d'Orient, du désastre des Dardanelles à la victoire finale 1915-1918*, Ed. Tallandier, Toulouse, 2014.
- Présentés par Fabrice Pappola, *Les carnets de guerre* d'Arnaud Pomiro. Des Dardanelles au Chemin des Dames. Ed. Privat, Toulouse, 2006.

5 / Max Schiavon, *Le front d'Orient. Du désastre des Dardanelles à la victoire finale 1915-1918*, Ed Tallandier, Paris, 2014.



Monument aux Morts de l'Armée d'Orient et des terres lointaines inauguré en 1927 à Marseille.